

HIP-HOP avis

Les soirées hip-hop finissent mal... En Suisse romande, nombre de clubs ne prennent plus le risque de les programmer. Dans les centres de loisirs, les animateurs s'interrogent sur la nécessité d'interdire le hip-hop dans leurs murs.

Sylviane Pittet

Transformer l'énergie négative en force créatrice, c'est le credo du groupe de breakdance lausannois Les Enfants perdus. Avec de gauche à droite Nice kid, Krevett, Typhon, Lya, Mi.K.L., Fab et Thomas.

Bals de campagne placés sous haute surveillance, bastons dans un camping, échauffourées sur le parking d'un club. Le point commun entre ces rixes? Toutes mettent en scène des amateurs de hip-hop. Pas facile d'organiser une soirée pour ce public explosif sans que les choses tournent mal. Au Rocking-Chair de Vevey, les responsables ont tout simplement supprimé le rap de leur programmation à la suite de moult incidents survenus lors de soirées en 2000 et 2001. Pareil à Bulle où une castagne opposant une centaine de jeunes devant une discothèque a contraint les autorités à interdire le hip-hop pour une durée indéterminée.

A ses origines non violentes, le hip-hop en Romandie a désormais tourné le dos. Au grand dam des puristes du mouvement qui défendent encore et toujours ses valeurs créatrices (*lire encadré*),

comme Aurelia alias Lya, 24 ans, danseuse de break et unique femme du groupe lausannois Les Enfants Perdus. Pantalon training pastel tombant sur ses Nike, sweater et bandana bleu ciel comme ses yeux soulignés au crayon azur, la jeune femme – qui joue à l'occasion les profs de break – ne se contente pas de danser: elle s'habille, pense et vit pour la breakdance.



de tempête

Dans les centres d'animation et de loisirs, le hip-hop a le vent en poupe. Rap, graffiti et danse attirent les jeunes de 12 à 18 ans. Couvaloup 12, à Morges, ne fait pas exception à la règle: *«Les ateliers hip-hop sont ceux qui marchent le mieux, et ça se passe bien»*, précise Carmine Cioffi, éducateur. Principal problème évoqué par le centre morgien, la dynamique de groupe. *«Les jeunes, de culture albanaise en particulier, viennent en bandes et prennent le pouvoir»*, poursuit l'éducateur. *«Les ados qui jouent tranquilles au baby-foot se font éjecter une fois, deux fois, puis ils ne reviennent plus.»* Et à Couvaloup 12 comme ailleurs, nombre d'entre eux, des filles surtout, désertent les lieux aux heures «critiques».

En ouvrant le centre de loisirs Le Point, à Montreux, en septembre 2002, les animateurs Jérôme Berthoud et Simon Smith ont décrété que le hip-hop n'y aurait pas droit de cité. Soirée Cluedo ou disco, atelier peinture ou concours photo, voilà pour le type d'activités proposées par le lieu. *«Le lundi soir, il y a bien un cours de break organisé dans une salle sous notre surveillance – sans clope ni alcool – mais c'est tout»*, précise Jérôme Berthoud. Conscients qu'ils ne peuvent plaire à tout le monde, les animateurs tolèrent le *«rap hypercommercial, genre MC Solaar»*, dont les paroles ne véhiculent guère d'agressivité, et c'est tout. *«Le hip-hop, c'est la solution de facilité»*, poursuit Jérôme. *«Vous en passez et votre centre ne désemplit pas»*, résume-t-il. *«Mais cela devient vite ingérable.»* Ceux qui n'en passent pas, comme le Point, courent le risque

de ne toucher qu'une trentaine d'ados dont beaucoup de filles.

De ses stages dans les centres d'animation pour la jeunesse, à Renens et à Vevey, Jérôme Berthoud, 25 ans, a tiré quelques leçons. Les «yo» (nom donné aux adeptes du hip-hop) qui déboulent avec un pit-bull, insultent les animateurs ou cassent le matériel, il en a vu. *«Leur apporter quelque chose est quasi impossible, ils ne cherchent pas à être encadrés. Quand ils débarquent en bande, les animateurs peuvent aussi bien aller prendre un café au bistrot»*, lâche-t-il. Faire la police, jouer les videurs et servir des cocas, le jeune Lausannois n'imagine pas son métier se résumer à cela. *«L'animateur a toujours été celui qui encaisse, mais il est temps que ça change.»*

L'influence française

Décidés à faire bouger les choses, Simon Smith et Jérôme Berthoud ont mené l'enquête à la Young Planet, un espace ouvert dans le cadre du Montreux Jazz Festival en 2001 et 2002. Dans leur rapport disponible sur le net*, ils ne se voilent pas la face. Depuis la montée en flèche du mouvement hip-hop, vandalisme et déprédation sont devenus monnaie courante dans les lieux de loisirs. *«Les centres servent de points de rencontre à ceux qui n'ont nulle part où aller et qui sont mal intégrés»*, analyse Simon Smith. *«Finalement, nous remplaçons le centre commercial ou le hall de gare, en tant que lieu où les jeunes vont zoner. Ils crachent par terre de la même manière.»*

Culture de prédilection des beurs de France voisine, le hip-hop fleurit, depuis ses débuts dans le Bronx, dans les quartiers d'immigrés mieux qu'ailleurs. Pareil en Suisse où nombre de jeunes déracinés trouvent une identité dans la break ou le tag et s'y font même une place. Etre respecté pour la beauté de ses figures de danse plutôt qu'en cassant des bagnoles, telle est la valeur que Fabrice alias Fab, 22 ans, prof de break et danseur dans Les Enfants Perdus, cherche à transmettre à ses élèves. *«J'essaie de montrer la «bonne voie», aux garçons en particulier. Leur dire de ne pas voler ou casser des vitres sous prétexte qu'on est hip-hop. Ça n'a rien à voir.»* Même point de vue du côté de represent.ch, vitrine internet romande du hip-hop, qui encourage le respect, la tolérance et l'esprit positif. ▷



PHOTOS: CORINNE SPORRER



Des «freez», ou figures de break, avec Lya, Typhon et Krevett.

LES BASES, YO!

Rap, graffiti, djing et breakdance. Le hip-hop se décline en quatre disciplines regroupées vers 1970 par Afrika Bambaataa, habitant le Bronx new-yorkais. Son idéologie? Transformer l'énergie négative en force créatrice, dans la paix, la fraternité et l'amour. La Zulu Nation était née, dont se réclament les chanteurs de rap, les disc-jockeys, les dessinateurs de graffitis et de tags et les danseurs de breakdance. Principalement lié aux ghettos noirs américains et à certaines banlieues d'immigrés européennes, le rap s'inscrit dans de nombreux courants musicaux, du plus gentillet au plus hardcore. Dans le genre méchant, le gangsta rap, violent et machiste, a vu le jour au début des années nonante. Il célèbre la figure du gangster craint par les flics et armé jusqu'aux dents.

«Rap, breakdance, graffiti, djing: les disciplines existent précisément pour transformer l'énergie négative en quelque chose de positif», surenchérit Alexandre Haederli, webmaster de represent.ch. Mais alors, comment expliquer le glissement constaté vers la brutalité? «C'est peut-être une question de langue», poursuit le jeune homme. De nombreux jeunes Romands écoutent un rap français violent issu des banlieues et se l'approprient. Les Suisses alémaniques, eux, se tournent davantage vers l'Allemagne où le rap donne moins dans le hardcore.» Preuve de ce qu'il avance, les soirées hip-hop finissent mal en général... de ce côté-ci de la Sarine. Alors que du côté alémanique, ses adeptes ne provoquent, semble-t-il, guère d'esclandre.

Yo Style

Parler de hip-hop sans évoquer le look revient à aborder le rock en omettant santiago et perfecto. Des baskets, un *baggy pants* (pantalon XXXL), un large T-shirt et une casquette à l'envers ou un bonnet tombant sur les yeux pour les gars, pantalon moulant et top collant pour les filles, le style se décline à l'envi dans les rues et sur les chaînes musicales des télé. Une récupération vestimentaire qui ferait de l'ombre au mouvement, dans la mesure où un nombre faramineux d'adolescents adoptent le style sans épouser les valeurs revendiquées par ses fondateurs.

Faire connaître les principes du *move*, c'est justement l'un des buts affichés par represent.ch. Il y a du pain sur la planche...

Car de cocktails Molotov en grosses bastons, le hip-hop a fini par avoir mauvaise réputation. Responsable du magasin spécialisé Metro Boutique, à Lausanne, Josiane Chabrier le regrette. «Leur style est mal vu, lié à la violence, alors que pour des jeunes passionnés par la danse par exemple, ce n'est pas ça du tout», résume-t-elle. Histoire de les encourager et de faire de la pub pour sa boutique, elle sponsorise et habille les breakers Les Enfants Perdus.

Reste que, ballotté entre déferlements violents et manifestations artistiques, le futur du hip-hop en Suisse romande paraît incertain. Si Alexandre Haederli, de represent.ch, comprend les interdictions prononcées à l'encontre de sa musique de prédilection, il les déplore. «Plutôt que de bannir, il faudrait imaginer des alternatives. Autoriser les soirées à se prolonger au-delà de 2 heures du matin par exemple. Cela éviterait de devoir évacuer une salle pleine au beau milieu d'une soirée...» Pour l'heure, l'un après l'autre, les clubs ferment leurs portes à ces rythmes annonciateurs d'orages. Mais à Couvaloup 12, où les jeunes ont manifesté le désir de mettre sur pied un festival hip-hop, les animateurs ont répondu présent et cela se fera dans le courant de l'année. Avec les jeunes, avec des mesures de sécurité... et sans oublier de croiser les doigts.

* www.montreuxjeunesse.com.

www.couvaloup12.ch.

Tout le hip-hop en Suisse romande sous

www.represent.ch.

A lire: «The New Beats. Culture, Musique et Attitudes du Hip-Hop». S. H. Fernando Jr. Ed. Kargo. 2000.